

## PRÉSENTATION GÉNÉRALE D'HANNAH ARENDT POUR SITUER L'ARTICLE « SUR LA VIOLENCE » DANS L'OUVRAGE « DU MENSONGE À LA VIOLENCE »

C'est cet article que nous devons lire pour l'atelier « Regards croisés » du mardi 3 décembre. « *Du mensonge à la violence* » est le dernier livre publié par Hannah Arendt, il regroupe quatre articles rédigés entre 1969 et 1972. Arendt, née en 1906 et morte en 1975, vit à ce moment-là aux Etats-Unis et porte un regard critique sur la démocratie américaine. Le titre original, est d'ailleurs sans ambiguïté : ***Les crises de la république***.

Jean-Robert Alcaras nous avait bien déblayé le terrain lors de son cours du mardi 5 novembre dont la seconde partie « Pouvoir : puissance ou domination » comportait une analyse de l'ouvrage dont nous allons débattre : il avait insisté sur l'approche originale du pouvoir selon Arendt. Nous allons retrouver dans ce recueil d'essais de politique contemporaine les grands thèmes abordés dans les œuvres précédentes de HA.

On a souvent considéré Arendt comme une intellectuelle inclassable : est-elle une philosophe politique, une politiste, une journaliste, une historienne ? On peut affirmer que ce sont les événements historiques dans lesquels elle a été plongée qui ont infléchi son itinéraire intellectuel et orienté sa réflexion politique. Car, au départ, Arendt, née dans une famille allemande juive, laïque et progressiste était destinée à une brillante carrière universitaire de philologue et de philosophe phénoménologue : en effet, ses maîtres étaient des spécialistes de la philosophie de l'existence : Heidegger, de 17 ans son aîné, avec lequel elle a eu une liaison clandestine ; Husserl, puis Karl Jaspers sous la direction duquel elle soutient sa thèse : « **Le concept d'amour chez Augustin** (1928). En 1929, elle s'installe à Berlin et épouse le philosophe Günther Stern qui prendra par la suite le pseudonyme de G. Anders (son livre fondamental ***L'Obsolescence de l'homme***, critique de la technique et des médias est considéré comme une œuvre majeure). Déjà, à ce moment-là, avant l'arrivée de Hitler au pouvoir, la propagande antisémite du parti nazi oblige Arendt à s'intéresser à la politique, elle se détourne de la phénoménologie pour se consacrer à l'écriture de la biographie d'une juive de la fin du XVIIIe siècle, Rahel Varnhagen, qui illustre, d'après elle, les difficultés d'assimilation à une société bourgeoise non juive. Arendt prend donc conscience que la question juive est un problème politique.

En 1933, elle échappe à une arrestation de la Gestapo et décide de prendre la route de l'exil : son existence d'apatride durera 18 ans. L'exil sera une expérience fondamentale pour sa pensée. Elle y puisera ces figures que l'on retrouvera dans son œuvre : l'apatride, le paria, le juif. Elle fera de la perte du monde commun et du déracinement -qu'elle-même a expérimentés- des thèmes centraux dans son analyse du totalitarisme.

Elle se réfugie à Paris jusqu'en juin 1940. Elle participe à des associations d'entraide qui ont pour objectif de sauver des enfants juifs européens en les envoyant en Palestine. Elle rencontre des intellectuels réfugiés berlinois comme Brecht ou Walter Benjamin et son second mari : Heinrich Blücher, un communiste allemand autodidacte. C'est avec lui qu'elle quittera la France pour Lisbonne, puis pour les États-Unis : le couple débarquera à New-York en mai 1941. Elle n'obtiendra la nationalité américaine qu'en 1951.

1951, c'est aussi la date de publication aux Etats-Unis de son ouvrage « **Les Origines du totalitarisme** » (en trois tomes) qui lui vaut un succès international et des invitations en tant que conférencière dans les universités américaines les plus prestigieuses. Les trois volets seront publiés en France sous les titres : « **Le système totalitaire** » en 1972, « **Sur l'antisémitisme** » en 1973, « **L'impérialisme** » 1981.

De 1958 à 1963, elle publie en anglais trois livres qui contiennent l'essentiel de sa pensée politique :

- **La condition de l'homme moderne** (*The human condition*) 1958 Chicago, 1961 Paris.
- **La crise de la culture** (*Between past and future*), 1961 Etats-Unis, 1972 France.
- **Essai sur la révolution** (*On Revolution*), 1963 New-York, 1972 Paris.

En 1961, elle propose au directeur du journal The New-Yorker de se rendre à Jérusalem en tant qu'envoyée spéciale pour suivre le procès d'Adolf Eichmann. C'est pour elle une obligation due à son passé. Ses articles sont rassemblés dans un livre intitulé *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal* (1963) qui provoquera pendant des années polémiques et controverses notamment de la part d'historiens : certains lui ont reproché la mise en cause des responsables de conseils juifs, d'autres (Annette Wieviorka en France) ont contesté le concept de « banalité du mal » qui déresponsabiliserait Eichmann présenté au contraire par les historiens comme un antisémite fanatique formé au génocide.

De 1963 à 1975, elle est professeur de philosophie politique à Chicago et New-York. Après l'assassinat de Kennedy, en novembre 1963, la démocratie américaine- qu'elle a admirée comme un modèle anti-totalitaire- s'enfonce dans le mensonge et la violence. D'où le titre français de son dernier essai paru de son vivant. Elle est morte d'une crise cardiaque avant d'avoir achevé *La Vie de l'esprit*.

Le point de départ de la réflexion d'Arendt, c'est la constatation d'une faillite de la tradition de philosophie politique occidentale pour penser le totalitarisme. Elle écrit dans « **La crise de la culture** » : « *Lorsque le fil de la tradition se rompit finalement, la brèche entre le passé et le futur cessa d'être une condition particulière à la seule activité de la pensée et une expérience réservée au petit nombre de ceux qui faisaient de la pensée leur affaire essentielle. Elle devint une réalité tangible et un problème pour tous ; ce qui veut dire qu'elle devint un fait qui relevait du politique.* »

- « **Le politique** » est à distinguer de « **la politique** », au sens péjoratif du terme (lutttes politiciennes, mensonge, manipulations). Il sera conçu comme un espace public de délibération, un espace de liberté.
- Le politique n'est plus réservé aux spécialistes et doit devenir l'affaire »de tous.
- Le politique est à concevoir comme n'étant pas réduit à la seule activité de la pensée, à la seule théorie (elle remet en question la vieille distinction platonicienne entre la théorie et la pratique, la vie contemplative du sage et la vie pratique de l'homme du commun).

H. Arendt tente d'explorer deux voies : la première est de penser les composantes du totalitarisme dans son ouvrage « **Les origines du totalitarisme** » ; la seconde, dans ses ouvrages ultérieurs sera de penser la possibilité d'un monde non totalitaire c .à.d. de se demander à quelles conditions la création d'un espace politique sera l'expression même de l'humanité.

La première voie a consisté pour elle à repérer des « éléments » qui se « cristalliseront » plus tard dans la forme du totalitarisme : l'antisémitisme, l'impérialisme et le racisme. L'expérience fondamentale, le terreau sur lesquels reposent les régimes totalitaires est la « désolation » ou l'« esseulement » des masses privées de racines, coupées de relations avec les autres mais aussi avec elles-mêmes. Expérience qui a été la conséquence de la révolution industrielle et de l'exode rural, aggravée par l'impérialisme, par la destruction de l'État-nation et par la guerre de 1914 qui a produit des apatrides privés non seulement d'une résidence mais de la protection d'un gouvernement et d'une place dans une structure sociale: « *La désolation est liée au déracinement et à la superfluité dont sont frappées les masses depuis le commencement de la révolution industrielle, et qui sont devenues critiques avec la montée de l'impérialisme et la destruction des institutions politiques et des traditions sociales à notre époque.* ». « *Les apatrides sont privés non du droit à la liberté, mais du droit à l'action, non du droit de penser ce qui leur plaît, mais du droit d'opinion* ».

Le totalitarisme n'a pas seulement détruit physiquement des millions d'êtres humains, il a voulu détruire l'humain moralement, métaphysiquement. Il a voulu s'attaquer à ce qui rend les hommes humains, à leur liberté politique. La destruction de la relation à la communauté politique est pour Arendt destruction de la relation à soi-même. Donc la question de l'humain au cœur du projet totalitaire va animer la réflexion ultérieure d'Arendt. Paul Ricoeur dans sa préface à **La Condition de l'homme moderne** souligne la continuité qui s'établit entre **Les Origines du totalitarisme** et ce nouvel essai. Le rapport entre ces deux ouvrages « *résulte de l'inversion de la question posée par le totalitarisme ; si l'hypothèse : tout est possible conduit à la destruction totale, quelles barrières et quelles ressources la condition humaine elle-même oppose-t-elle à cette hypothèse terroriste ? C'est ainsi qu'il faut lire La condition de l'homme moderne comme le livre de la résistance et de la reconstruction.* »

Pour Arendt, notre humanité ne se révèle pas par l'être mais par les différentes modalités de l'agir. Elle s'oppose à Platon en affirmant la prééminence de la *vita activa* sur la *vita contemplativa*. L'action crée la puissance qui s'incarne dans le lien entre les hommes lorsqu'ils interagissent, elle peut aussi instituer le pouvoir qui ne se confond pas avec la domination.

Ces axes de sa pensée politique sont présents dans l'ouvrage **Du mensonge à la violence** qui est une interrogation sur la solidité de la démocratie dans le système américain: dans le premier article « **Du mensonge en politique** », elle choisit comme illustration du mensonge, de la manipulation de l'opinion, les documents du Pentagone qui révèlent que l'objectif de la guerre du Vietnam n'était pas la conquête de nouveaux territoires, mais la sauvegarde de la réputation mondiale des Etats-Unis, leur image d'omnipotence, au mépris de la connaissance de l'arrière-plan historique et de la réalité d'un pays, le Vietnam. Mais à la différence des régimes totalitaires, le mensonge a été dévoilé en 1971 par une presse libre, non corrompue, qui mérite alors son nom de « quatrième pouvoir ». « **La désobéissance civile** » pose la question de la façon dont les citoyens peuvent manifester leur désaccord.

À travers les cas de Socrate et de Thoreau, Arendt veut montrer que la désobéissance civile ne peut être dictée par une conscience individuelle : elle n'a de sens que si elle est l'œuvre d'un groupe organisé, prônant la non-violence. D'après elle, la tradition américaine fondée sur le droit d'association-depuis le pacte du Mayflower-comme remède aux défaillances des institutions devrait pouvoir admettre la désobéissance civile.

**Sur la violence : 1<sup>ère</sup> partie :** Arendt part d'un constat, la révolution technologique dans les armes qui a inauguré non une ère de paix, mais de guerre froide entre les nations opère une rupture entre les conceptions de la violence des penseurs du XIXe siècle, Clausewitz, Marx (« l'État constitue un instrument de violence au service de la classe dominante »), pour lesquels la violence est un phénomène marginal, secondaire et les penseurs du XXe siècle comme Sartre qui font l'apologie de la violence. Au XXe siècle, la violence devient un instrument au service des révolutions. Arendt s'attache ensuite au contexte social des USA dans la dernière décennie. Le mouvement étudiant est d'abord marqué par la non-violence (prise de conscience qu'une guerre nucléaire conduit au désastre). Mais le mouvement se radicalise avec le « Black Power », les Panthères noires, qui font l'apologie de la violence en utilisant la rhétorique de Frantz Fanon

Arendt est sévère avec Sartre auquel elle reproche sa non-conscience d'être en rupture avec le marxisme. Mais elle reconnaît à cette Gauche radicale (mouvement étudiant) la juste revendication d'une démocratie participative, une dimension « morale », « sentimentale », là encore en rupture avec le marxisme. La référence à Marx réclamée par ces mouvements est en rapport avec l'apologie du concept de « progrès ». Or, les événements du XXe siècle ont en contradiction avec cette idée.

**2<sup>ème</sup> partie :** Arendt veut s'interroger sur la nature du pouvoir : elle remet en question la pensée politique traditionnelle qui assimile pouvoir et violence, pouvoir et domination. Elle envisage donc de définir les mots « pouvoir », « puissance », « force » et « autorité » afin de les distinguer, car, « les plus grands penseurs eux-mêmes les utilisent parfois au hasard », comme des synonymes.

- **Le pouvoir** correspond à l'aptitude de l'homme à agir de façon concertée. L'individu au pouvoir a reçu d'un groupe de personnes le pouvoir d'agir en leur nom.
- **La puissance** est la propriété d'une personne, d'une individualité et l'une de ses caractéristiques est l'autonomie.
- **La force** est la qualification d'une énergie qui désigne aussi bien les forces de la nature que des mouvements physiques ou sociaux
- **L'autorité** d'une personne ou d'une institution s'impose sans contrainte ni persuasion : elle est reconnue inconditionnellement par ceux qui doivent lui obéir
- **La violence** est par nature instrumentale, et par ses instruments, elle est en mesure de multiplier la puissance naturelle, propre.

Cependant, dans la réalité, il n'y a pas de cloison étanche.

Elle donne comme contre-exemple de l'association pouvoir-violence les nombreuses révolutions au cours desquelles les insurgés avaient des moyens de violence bien inférieurs au gouvernement : leur action était souvent un révélateur de la faiblesse du pouvoir politique en place. À l'aide d'exemples, Elle développe cette idée que le pouvoir peut être détruit par la violence mais que la violence ne peut créer le pouvoir.

**3eme partie** : HA s'interroge sur la nature et les causes de la violence. Elle va à l'encontre des théories qui font de la violence un instinct agressif. Elle fait de la violence une réaction humaine qui, dans certains cas, peut même être la réponse la plus rationnelle et la plus appropriée.

Elle aborde ensuite la violence collective et ses apologistes Fanon, Pareto, Sorel qui voient dans la violence une expression positive de la fraternité, de la vitalité créatrice. Dans leur conception organique et biologique de la violence, ces auteurs rejoignent la pensée politique traditionnelle qui associe violence et pouvoir. Le vocabulaire biologique est redoutable en ce qui concerne le problème racial. L'escalade de la violence provoquée par les émeutes de Noirs aux USA- qu'elle comprend- suivie des réactions policières pourrait conduire à une idéologie raciste. Finalement la violence ne peut se fixer que des objectifs à court terme : paradoxalement, elle est plus l'arme des réformes que celle de la révolution (Mai 68). Le règne actuel de la bureaucratie accroît la tentation du recours à la violence. Car elle prive de la possibilité d'agir. Or c'est cette possibilité qui fait de l'homme un être politique. Elle constitue la réponse de l'homme au fait d'être né : on commence à faire.

C'est, d'après HA, la dimension monstrueuse et anonyme des pouvoirs (administratifs) des grands pays qui favorisent la désintégration des institutions. En faisant un détour par les nationalismes et les séparatismes, elle en arrive à la conclusion que la centralisation administrative, à force de gigantisme, au lieu de contrôler les différents pouvoirs se révèle impuissante (USA face au petit Vietnam). Elle souligne cette idée déjà développée : « tout affaiblissement du pouvoir est une invite manifeste à la violence ».

**Anouk Bartolini**

**3 décembre 2019**